

Un espion naïf et sentimental

Percy Kemp

Peu de temps après l'érection du Mur de Berlin en août 1961, un jeune diplomate britannique en poste en Allemagne envoyait à son éditeur à Londres un manuscrit et recevait par retour de courrier un chèque de cent vingt-cinq malheureuses livres ainsi qu'un petit mot embarrassé disant : « *Je ne peux faire mieux, mon cher, compte tenu du peu de succès de vos précédents livres.* »

Rédigé en quelques semaines dans le train reliant Königswinter à Bad Godesberg, *L'Espion qui venait du froid* était, après *L'Appel du mort* et *Chandelles noires*, le troisième roman de David John Moore Cornwell, alias John le Carré. Et ce fut un succès fulgurant : dix millions d'exemplaires vendus dès la première année, et plus de trente millions à ce jour. Un livre culte venait de naître. (1)

L'Espion qui venait du froid fut suivi par *Le Miroir aux espions* (1965), *Une Petite ville en Allemagne* (1968) et *Un Amant naïf et sentimental* (1971). Mais ce sera finalement *La Trilogie de Smiley* (*La Taupe*, *Comme un collégien*, *Les Gens de Smiley*) mettant en scène le duel entre le Centre soviétique (KGB) et le Cirque britannique (SIS), parue entre 1974 et 1980 en pleine ère brejnevienne, qui consacrera le Carré comme le maître incontesté du genre, imposera la vision que l'auteur avait de la guerre froide, influencera une multitude de romanciers, et façonnera la perception que toute une génération eut—et a toujours, d'ailleurs--du monde bipolaire qui marqua la deuxième moitié du siècle dernier. (2)

En apparence, son succès phénoménal John le Carré le dut surtout au Rideau de fer qui acheva de scinder en deux le monde né de la défaite de l'Allemagne nazie, et au Mur de Berlin qui consuma le divorce entre les alliés occidentaux et soviétiques de la veille. En apparence seulement. En réalité, son succès, John le Carré le dut moins à l'actualité, qu'au talent immense qu'il montra à dépasser les idéologies et à aller par-delà les credos, les mottos et les oripeaux, afin de réinsérer le facteur humain et les passions consumantes dans une guerre aussi déshumanisée que froide.

Inaugurée par l'avènement de la bombe atomique, la guerre froide était foncièrement différente des conflits précédents que l'Occident avait connus à l'époque moderne. Non seulement du fait de la menace d'annihilation totale par le nucléaire qu'elle impliquait nécessairement, mais aussi et surtout par la méconnaissance profonde que les protagonistes eurent, tout au long du conflit, les uns des autres.

Entre la fin des guerres napoléoniennes et les premières décennies du XXème siècle, la notion subtile de rival (rival dynastique, rival politique, rival

commercial, rival colonial), encouragée par le multilatéralisme diplomatique prôné par Lord Castlereagh, avait en effet prévalu en Europe sur celle, bien plus grossière, d'ennemi. Même l'islam, qui avait pourtant fait trembler la chrétienté du VII^{ème} au XVII^{ème} siècles, en était finalement venu, tant dans sa version ottomane que dans sa version persane, à être perçu plus comme un rival que comme un ennemi. En ce temps-là, on se battait encore entre gens du même monde, on partageait les mêmes valeurs, et on convoitait les mêmes terres, les mêmes femmes et les mêmes chevaux. On s'entredéchirait assurément, mais toujours dans l'espoir d'une réconciliation prochaine.

Au sortir de la grande boucherie de 14-18, quelqu'un disait d'ailleurs que la guerre met en scène des gens qui, sans même se connaître, sans même s'être jamais rencontrés, ne s'entretient pas moins pour le compte d'autres gens qui, eux, se connaissent parfaitement bien mais ne s'entretient jamais. Et il est un fait que les principaux protagonistes et têtes couronnées de la première guerre mondiale se connaissaient, se fréquentaient, et s'appelaient volontiers « cousins » entre eux. Même à la veille du deuxième grand conflit mondial, et en dépit de l'émergence des idéologies totalitaires en Europe, des liens étroits avaient continué d'exister entre aristocrates anglais et Junkers prussiens, comme entre des industriels allemands et les dirigeants de certains grands groupes américains.

En sonnant le glas des anciennes élites européennes, et en consacrant la marginalisation du Vieux Continent au profit des nouveaux empires américain et soviétique, la deuxième guerre mondiale allait mettre un terme à ces conflits de bonne famille et à ce mode guerrier élitiste. La guerre froide qui suivit substitua ensuite à la notion de rival (rival avec qui on peut vivre) celle d'ennemi irréductible (ennemi irréductible qu'il faut bien entendu réduire), et introduisit un nouveau mode guerrier, plus diffus, moins différencié, plus quantitatif que qualitatif, plus technologique qu'humain, et plus anonyme que personnalisé.

Les rivalités, les haines, les passions, les affinités, les relations personnelles, les alliances dynastiques et matrimoniales qui avaient influencé, provoqué, et parfois même tempéré, tous les conflits guerriers entre 1814 et 1914, furent alors recouvertes par une épaisse couche d'analyses cliniques, de tableaux statistiques et de courbes mathématiques. Le Rideau de Fer fit finalement bien plus que scinder le monde en deux : il empêcha les protagonistes des deux camps de se voir, de se rencontrer, de se fréquenter, et d'apprendre à mieux se connaître, ne serait-ce que pour mieux se combattre. Le Kaiser Wilhem II, petit-fils de la Reine Victoria, avait souvent été l'invité de cette dernière dans ses résidences royales. Mais quand le secrétaire général du parti communiste d'Urss, Nikita Kroutchev, se rendit aux Etats-Unis, ce ne fut pas pour être l'hôte du président américain à la Maison Blanche, mais pour taper du soulier à l'Onu. L'opacité était devenue la règle dans une guerre qui, refusant de se reconnaître comme telle, avait fini, faute de mieux, par se déclarer « froide ».

Opaque, cette guerre l'était bien sûr pour les principaux protagonistes (les présidents, secrétaires généraux, maréchaux, amiraux et généraux des deux bords, qui se connaissaient peu ou prou). Mais elle l'était encore plus pour la société civile, spectatrice passive et victime potentielle d'un conflit larvé qu'elle ne ressentait quasiment pas au quotidien (contrairement aux guerres « chaudes »), mais qui n'en menaçait pas moins de déraper à tout instant vers l'holocauste nucléaire. L'épée de Damoclès de la guerre froide ne tranchait peut-être pas énormément de têtes, mais elle n'en demeurait pas moins suspendue au-dessus de la tête de chacun.

Pour mortelles et dévastatrices qu'elles soient, les guerres « chaudes » offraient au moins l'avantage d'avoir un nom, un visage, une voix, un corps, auxquels on pouvait se raccrocher : noms solennellement martelés des soldats tombés au champ d'honneur, visages radieux des héros victorieux de retour au pays, voix graves des commentateurs déclamant des communiqués triomphalistes, corps inertes et corps convulsifs des victimes civiles.

Rien de tout cela dans la guerre froide. Là, nul bilan officiel, nul documentaire de propagande, nul communiqué vantard, nul témoignage d'atrocités. Les « guerriers froids » oeuvrent, se battent, triomphent ou périssent dans l'anonymat, dans l'ombre et dans le silence, laissant leurs opinions publiques (et parfois même leurs propres chefs politiques) dans le noir. A peine, de temps à autre, quelque procès public ou quelque indiscretion, histoire de rappeler que, pour être froide, cette guerre n'en demeurait pas moins une. Il fallut attendre l'effondrement de l'Urss pour que le grand public commence à se faire une idée plus précise de la guerre souterraine qui s'était jouée à son insu, et de l'ampleur de l'infiltration de la société civile par les services secrets. (3)

Comparée aux guerres « chaudes », la guerre froide faisait en réalité l'effet d'un glissement subreptice de terrain, d'un lent et imperceptible tremblement de terre devant déboucher inexorablement sur le champignon atomique, dans un grand saut qualitatif aussi inattendu que prévu.

Et c'est là qu'intervint John le Carré, qui, par sa fiction, donna enfin un peu de chaleur humaine à cette guerre frigorifiée. Elle avait été désincarnée, il lui donna un corps. Elle avait été floue, il lui donna un visage. Elle avait été muette, il lui donna une voix. Elle avait été anonyme, il lui donna un nom : George Smiley, Alec Leamas, Jens Fiedler, Barley Blair, Elsa Fennan, Katya Orlova. Et pour ceux qui auraient quelque mal à imaginer les visages, les voix et les corps évoqués par ces noms, les films tirés de l'œuvre de le Carré sont là pour leur prêter main forte : le visage d'Alec Guinness-Smiley et celui de d'Oskar Werner-Fiedler, la voix de Sean Connery-Barley et celle de Simone Signoret-Elsa, le corps de Richard Burton-Leamas et celui de Michelle Pfeiffer-Katya. (4)

En suivant les multiples avatars de la lutte sournoise que se livrent, à longueur de page, le Centre et le Cirque, le lecteur commence à comprendre la guerre froide. En tout cas, il commence à comprendre qu'il n'a aucunement besoin d'être stratège, géopolitologue ou idéologue, pour comprendre une guerre

dont les péripéties s'apparentent souvent à un combat singulier. La guerre que se livrent Karla et Smiley rejoint de fait la joute, du temps des croisades, entre Saladin et Richard Cœur de Lion, et le duel aérien, durant la guerre de 14-18, entre le baron Von Richthofen et Lanoe Hawker.

Alors que l'Otan et le Pacte de Varsovie jouent au jeu numérique de la guerre virtuelle à coups quantitatifs de divisions blindées et de missiles à ogives nucléaires, le Carré démontre brillamment que la vraie guerre froide, elle, la guerre réelle, est menée de manière purement analogique par des hommes en chair et en os qui se connaissent bien, se rencontrent parfois, passent souvent des marchés, se font encore plus souvent des enfants dans le dos, mais qui toujours se perçoivent les uns les autres comme des adversaires et des rivaux sur lesquels il suffit de prendre l'avantage, et non comme des ennemis mortels qu'il faudrait à tout prix exterminer. Ignorant les machines de guerre sophistiquées, balayant les oripeaux, moquant la haute technologie, dépassant le clash des systèmes au profit de l'affrontement psychologique entre individus, le Carré finit par replacer l'homme au centre de la guerre froide, et fait des passions humaines le moteur de l'Histoire.

Et parmi les diverses passions humaines (amour, désir, jalousie, avidité, cupidité, égoïsme, ambition, vengeance) dont les services secrets font systématiquement leurs choux gras, dont les espions se nourrissent goulûment, et dont les manipulateurs de tout bord se servent sans vergogne, il en est une qui revient comme un leitmotiv dans l'œuvre de le Carré : l'amour. Amour de Liz Gold pour Alec Leamas, amour de Drake Ko pour Lizzie Worthington, amour de Jim Prideaux pour Bill Haydon, amour d'Irina pour Ricki Tarr, amour de Barney pour Katya, amour de Karla pour sa fille Tatiana, amour de George Smiley pour sa femme Ann.

J'ai lu et relu tous les livres de John le Carré. Tous, sauf un. Je me suis en effet toujours retenu de lire *Un Amant naïf et sentimental*. Peut-être parce que j'estimais que ce roman n'était pas dans la même verve d'espionnage que les autres. Mais plus encore, je crois, parce que je pressentais confusément que ce roman-là renfermait, ne serait-ce que par son titre, quelque secret dont j'aurais souhaité retarder le plus longtemps possible la divulgation : une clef qui ouvrirait les autres romans de le Carré, un prisme au travers duquel on pourrait lire toute son œuvre romanesque, et, par-delà elle, le monde dans lequel nous vivons. Et ce secret, ce serait l'amour.

Certains considèrent à ce propos que c'est l'amour rédempteur, bien plus que l'espionnage, qui est le thème central de l'œuvre de le Carré. Selon eux, les espions mis en scène par le Carré se partageraient en deux catégories distinctes, à savoir, d'un côté ceux qui *aiment* (qui aiment l'Autre, le Prochain, la Patrie), et de l'autre ceux qui *s'aiment* (qui s'aiment eux-mêmes). Les représentants du « Vieux Cirque » (Control, Smiley, Connie Sachs, Jim Prideaux, Peter Guillam, Ricki Tarr) appartiendraient à la première catégorie. Les principaux représentants du « Nouveau Cirque », du Cirque nouvelle mouture (Bill Haydon,

Percy Alleline, Toby Esterhaze, Roy Bland), appartiendraient, eux, à la catégorie égoïste et égocentrique de ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes, et qui utilisent l'amour altruiste animant les premiers en vue d'arriver à leurs propres fins. (5)

Une lecture quelque peu attentive des romans que le Carré a consacrés à l'espionnage et à la guerre froide montre effectivement que l'amour constitue un thème unificateur de son œuvre. Chez le Carré, l'amour éclaire bien entendu la psychologie des personnages, mais il fonde aussi les montages complexes et les manipulations compliquées que l'auteur met en scène. L'amour *fait* les opérations de renseignement, mais il les *défait* tout aussi bien.

Dans *L'Espion qui venait du froid*, c'est l'amour que Liz Gold porte à Alec Leamas qui cause sa perte, et c'est la mort de Liz qui pousse ensuite Leamas à s'immoler, par simple décence. Dans *La Taupe*, Irina livre des secrets à Ricki Tarr par amour et finit par se faire assassiner, et Ricki Tarr à son tour fait part de ces mêmes secrets à George Smiley dans l'espoir qu'il pourrait encore sauver Irina. A la fin de *La Taupe*, quand Jim Prideaux tue Bill Haydon, il agit plus en amant bafoué et en ami trahi qu'en patriote offusqué. Dans *Comme un collégien*, l'amour de Drake Ko pour Lizzie Worthington le rend vulnérable aux menées des services secrets anglo-américains. De même, ce sont ses sentiments pour la même Lizzie qui entraînent la mort de Jerry Westerby aux mains des siens. Dans *Les Gens de Smiley*, Mikhel, réagissant en mari trompé, trahit le général Vladimir et le livre à Karla. Toujours dans *Les Gens de Smiley*, c'est son amour pour sa fille qui constitue le talon d'Achille de Karla, et qui donne enfin à Smiley prise sur lui. Et dans *La Maison Russie*, c'est son amour pour Katya qui pousse Barley Blair à trahir son propre camp.

L'amour, dans l'œuvre de le Carré, c'est à la fois la faille qui permet aux services secrets de monter une opération et de prendre l'ascendant sur l'adversaire (ainsi, dans *Les Gens de Smiley*, l'amour que Karla porte à sa fille donne aux Britanniques un avantage sur lui et entraîne sa défection), et c'est aussi la faille qui fait capoter les plans les plus minutieux de ces mêmes services secrets (ainsi, dans *La Maison Russie*, l'amour de Barley pour Katya fait échouer l'opération sublime et hautement technologique mise en place par les Anglo-Américains).

Dans les premiers romans de le Carré, et notamment dans ceux écrits durant les années soixante et soixante-dix, les amants, les amoureux, les romantiques et les sentimentaux se font tous manipuler et berner par les hommes en gris des services secrets, qui les envoient à l'abattoir sans ciller. Les naïfs et les sentimentaux ne manquent d'ailleurs pas dans ces romans-là : Jim Prideaux, Jerry Westerby, Wilf Taylor, Fred Leiser, Villem Craven, Elsa Fennan, Jens Fiedler, Alec Leamas, et même George Smiley, « *l'amoureux transi de la guerre froide, qui continuait d'aimer sa femme adultère, et sa patrie ingrate, malgré la peur, et malgré les trahisons* ». (6) Tous, de la chair à canon.

Plus tard, cependant, dans les romans écrits à partir des années quatre-vingt, l'amour, dont les hommes en gris s'étaient jusqu'alors cyniquement servis, se retourne contre eux (ainsi, dans *La Maison Russie*), et l'amour rédempteur finit par triompher, même de la mort (ainsi, dans *La Constance du jardinier*).

L'amour, on le voit, est bien un thème central et fondateur dans les romans de John le Carré qui ne saurait en aucune façon être étiqueté comme un simple romancier d'espionnage. Son œuvre romanesque pourrait d'ailleurs tout aussi bien s'intituler *Des Espions naïfs et sentimentaux*.

Le Carré n'est certes pas le seul romancier à avoir traité la guerre froide et à lui avoir donné la chair qui lui faisait défaut. Il a néanmoins eu le mérite d'avoir démontré, page après page, livre après livre, à quel point les motivations personnelles l'emportaient dans cette guerre sur les enjeux idéologiques et les intérêts stratégiques ; d'avoir constamment subordonné l'action et l'intrigue au traitement psychologique des personnages ; d'avoir traité en profondeur toute une palette de personnages variés ; et d'avoir accompagné cette guerre dès sa naissance et jusqu'à sa conclusion finale. Sa puissance d'évocation, sa capacité phénoménale à rendre la fiction plus réelle que la réalité même, sont d'ailleurs telles, que nombre d'acteurs de la guerre froide que l'auteur n'avait pourtant jamais rencontrés (comme Kim Philby), voire, dont il ne soupçonnait même pas l'existence (comme Markus Wolf), se reconnurent dans plus d'un de ses personnages.

Le Carré aura fait pour la guerre froide ce que Tolstoï fit pour les guerres napoléoniennes, ce que Shakespeare fit pour la guerre des Deux-Roses, et ce qu'Homère fit pour la guerre de Troie. En ce sens, son œuvre, et notamment *La Trilogie de Smiley*, devrait surtout se lire comme un poème épique.

Et si cette *Trilogie* peut paraître, à certains, moins envoûtante, moins transcendante, que *L'Iliade*, *La Vie du roi Henri V* ou *Guerre et paix*, c'est peut-être parce que les guerriers d'aujourd'hui ne sont plus les guerriers d'hier, parce que les bourreaux (quel que soit leur uniforme ou leur drapeau) sont tous du même bord, et leurs victimes (quelle que soit leur race ou leur religion) de l'autre, et parce que l'humanité est désormais clairement divisée en deux, selon qu'elle se trouve du bon, ou du mauvais, côté du bâton.

En bon Anglais décent et soucieux des plus faibles (des *underdogs*, comme on dit outre-Manche), David John Moore Cornwell a depuis fort longtemps, et tout naturellement, choisi son camp, de loin le plus inconfortable et le plus exposé. Ce faisant, il aura constamment prouvé que, pour avoir jadis été espion, il n'en fut pas moins un espion naïf et sentimental. Heureusement pour lui. Et surtout heureusement pour nous, puisqu'il nous aura ainsi donné John le Carré.

Notes

- (1) Cf. François Forestier, « L’Espion qui venait du froid » dans *Le Nouvel Observateur* du 1^{er} août 2002.
- (2) Pour une bibliographie exhaustive sur John Le Carré (livres, thèses, articles, compte-rendus), voir le site <http://www.jost-hindersmann.de/lecarre.htm>
- (3) Cf. Christopher Andrew et Vasili Mitrokhin, *The Mitrokhin Archive : The KGB in Europe and the West*, Londres: Allen Lane The Penguin Press, 1999. On raconte à ce propos qu’aussitôt que ce livre, qui puise dans les archives des services secrets soviétiques, eut été mis en vente en Angleterre, la vénérable librairie Hatchards, à Piccadilly, fut de suite envahie par une foule de vieux messieurs élégants qui feuilletaient fébrilement le livre, et surtout l’index, dans la crainte que leur nom n’y soit mentionné.
- (4) Pour une étude détaillée des personnages apparaissant dans les romans dits « du Cirque », voir David Monaghan, *Smiley’s Circus : A Guide to the Secret World of John Le Carré*, Londres : Orbis, 1986.
- (5) Cf. Victor Lasseter, « Tinker, Tailor, Soldier, Spy : A Story of Modern Love », dans *Critique*, 31 (1990), pp. 101-111.
- (6) Lasseter, *op.cit.*, p. 106.